Gabrielle CHAMARA, Pierre-Jean DUFIEF, dirs, *Le Réalisme et ses paradoxes (1850-1900). Mélanges offerts à Jean-Louis Cabanès*

Paris, Classiques Garnier, coll. Rencontres, 2014, 510 pages

Christophe Ippolito

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9890>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9890

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 367-369

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christophe Ippolito, « Gabrielle CHAMARA, Pierre-Jean DUFIEF, dirs, *Le Réalisme et ses paradoxes (1850-1900). Mélanges offerts à Jean-Louis Cabanès* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9890>

travers le monde. En fin observateur des pratiques sociales et politiques contemporaines, Manuel Castells fait donc œuvre utile en revisitant la question centrale des phénomènes de pouvoir à l'aune de la société des réseaux et de la communication. En guise de conclusion, laissons le dernier mot à l'auteur : « Quoique la contribution à la recherche que je propose dans ce livre soit sans doute dépassée, j'espère néanmoins que le temps que j'ai passé à me frayer un passage à travers les pratiques sociales en réseau qui tissent le tissu de la société de notre époque n'aura pas été peine perdue » (p. 542). Assurément, par la finesse de ses analyses et observations, ce livre atteste bien du fait que la réalité complexe tissée au sein de sociétés est centrée sur des processus de communication, organisés en réseaux et en pratiques sociales et structurant *in fine* les questions de sens. L'éclairage et la profondeur de ses analyses permettent de mieux appréhender la complexité structurelle et communicationnelle du monde contemporain, les enjeux et les processus qui s'y tissent, tout en en appelant à une prise de conscience quasiment politique et éthique.

Alain van Cuyck

Élico, université Jean Moulin – Lyon 3, F-69355
alain.van-cuyck@univ-lyon3.fr

Gabrielle CHAMARA, Pierre-Jean DUFIEF, dirs, *Le Réalisme et ses paradoxes (1850-1900). Mélanges offerts à Jean-Louis Cabanès*.

Paris, Classiques Garnier, coll. Rencontres, 2014, 510 pages

Bel et riche hommage aux multiples contributions de Jean-Louis Cabanès aux études dix-neuviémistes, ce volume, outre la présentation de Gabrielle Chamara et Pierre-Jean Dufief (pp. 15-24), la liste des publications de Jean-Louis Cabanès et l'utile index, comprend quatre parties. Centrée sur l'histoire du réalisme, la première s'ouvre par une analyse de Bernard Vuilloux (pp. 27-39) qui déconstruit les étiquettes convenues prétendant résumer l'identité culturelle d'une époque : rococo, romantisme, réalisme, naturalisme ou baroque, ce dernier terme étant étudié en détail. Gabrielle Chamara (pp. 41-53) montre comment un mot comme *réalisme* donne lieu entre 1848 et 1855 à des fluctuations de sens qui le tirent vers le « bas » et le matérialisme, et analyse *Nuits d'octobre* de Gérard Nerval dont le premier chapitre est intitulé « Le Réalisme ». Antonia Fonyi (pp. 55-63) distingue les deux « côtés » (savant, fictionnel) de Prosper Mérimée, ses héros étant tirillés entre, d'une part, la fiction de la sauvagerie où Mérimée magnifie le principe de plaisir, l'énergie, la puissance, la jouissance

immédiate et, d'autre part, la civilisation où le principe de réalité triomphe. Pierre Laforgue (pp. 65-85) montre comment Victor Hugo invente dans *Les Misérables* un spiritualisme matérialiste d'inspiration lucrétienne. Laure Helms (pp. 87-99) fait saillir des différences entre Gustave Flaubert et la part de Guy de Maupassant qui se « déflaubertise ». S'interrogeant sur la présence de sources de Joris-Karl Huysmans chez Champfleury, Jean-Marie Seillan (101-109) émet l'hypothèse d'une influence d'*Histoire du lieutenant Valentin* sur *Sac au dos* et du *Cabaret de ma tante Péronne* sur *À vau l'eau*. Dominique Pety (pp. 111-121) s'intéresse aux configurations de l'intérieur bourgeois, espace intime et protecteur, notamment dans « Intérieur » de Paul Verlaine, « Frisson d'hiver » de Stéphane Mallarmé, *Le Docteur Pascal*, et « Celle des reliques » d'Émile Verhaeren. Béatrice Laville (pp. 123-133) relit *Bas les cœurs*, roman de Georges Darien paru en 1889 et réédité par Jean-Jacques Pauvert en 1956, et où sous les yeux d'un enfant la petite bourgeoisie se révèle dans sa cruauté et son égoïsme de classe. Enfin, Vincent Laisney (pp. 135-144) analyse les rapports entre révoltes d'ouvriers et création littéraire, insistant sur le fait que le dégoût du peuple est très répandu chez les artistes du siècle qui fraient souvent avec leurs confrères au sein de cénacles qui n'ont pas grand-chose de révolutionnaire.

La deuxième partie porte notamment sur les pratiques artistiques des « bohèmes » et s'inscrit dans le droit fil du colloque sur la fantaisie post-romantique organisé par Jean-Louis Cabanès et Jean Pierre Saïdah. Analysant le récit que Joris-Karl Huysmans fait dans les *Croquis parisiens* d'une soirée aux Folies Bergère en 1879, Gilles Bonnet (pp. 147-155) montre les multiples facettes et dérèglements de la pantomime moderne, entre le Pierrot de Debureau et les clowns anglais. Michela Lo Feudo, étudiant les *Stances sur Debureau* de Champfleury, souligne le caractère hiéroglyphique de la pantomime (pp. 157-169). Sandrine Berthelot (pp. 171-185) réévalue *L'Assassinat du Pont-Rouge* de Charles Barbara : loin d'être une référence peu importante dans l'histoire du roman policier français, voire un roman raté, ce serait en fait un miroir du Paris baudelairien, un roman à clé qui renseigne sur l'histoire littéraire, et surtout un livre où mauvaise conscience et remords ont un rôle nouveau. C'est sous les signes conjugués d'une inspiration fantastique dérivée d'Ernst T. A. Hoffmann, Heinrich Heine, ou Edgar A. Poe, de l'ironie romantique, de la fantaisie décadente, du folklore et du refus des règles qu'Anne-Simone Dufief (pp. 187-195) place ces contes d'Alphonse Daudet et leur bestiaire enchanté : « Les Étoiles », « La Mule du Pape », « Le Curé de Cucugnan », « Les Trois messes basses ». Cette

inspiration fantastique, cette fois mise au service d'une critique politique et sociale de la bourgeoisie et de ses institutions, Yves Reboul (pp. 197-214) la montre à l'œuvre (preuves détaillées à l'appui) dans la composition de *Juliet* par Arthur Rimbaud, et ce de manière tout à fait convaincante. Jouant sur le fait que l'activité créatrice est souvent considérée comme une veille, Pierre Loubier (pp. 215-228) montre comment le réel irrigue la poésie « insomnique » de Tristan Corbière. Věra Partensky (pp. 229-241) met en évidence les limites de la narrativisation des pièces féériques de Carlo Gozzi. Enfin, interrogeant le mot d'Edmond de Goncourt caractérisant *La Faustin* comme « une introduction toute neuve de poésie et de fantastique dans l'étude du vrai », Bertrand Marquer (pp. 243-252), montre comment y sont observées les énigmes de la réalité, et comment y est mise en scène la continuité du normal au pathologique.

La troisième partie s'intéresse aux « voix du peuple » et des Goncourt dans les œuvres de ceux-ci. Silvia Disegni (pp. 269-283) souligne les audaces linguistiques et sociales du réalisme et analyse l'écart entre la langue de la protagoniste de *Renée Mauperin* et sa condition bourgeoise. Jean-Didier Wagneur (pp. 323-337) examine ce que Charles Demailly doit aux *Jeu de Madame Charbonneau* où Armand de Pontmartin, réglant ses comptes littéraires, donne les clés des personnages qu'il peint. Mireille Dottin-Orsini (pp. 339-353), voyant en *Élisa, une histoire de fille* deux romans, celui d'une prostituée et celui de son emprisonnement, compare ce roman à *Marthe, histoire d'une fille* que Joris-Karl Huysmans venait de publier, et souligne le silence et la régression d'Élisa comme certaines précautions des Goncourt. Stéphanie Champeau (pp. 355-365) analyse le sentiment de mélancolie que peut faire naître chez l'artiste la conscience de certaines évolutions de la modernité dans ses aspects utilitaristes et matériels. Pierre-Jean Dufief (pp. 367-377) met en parallèle les « écritures adressées » que sont les préfaces et correspondance des Goncourt et les dialogues qu'elles tissent entre elles. Joëlle Ponnier (pp. 379-388) fait une étude de synthèse sur le motif de la table et son usage dans les romans des Goncourt. S'intéressant aux degrés de complémentarité ou de compétition entre les arts, Pamela J. Warner (pp. 389-403) oppose la fraternité supposée du « *ut pictura poesis* » à la rivalité de la peinture et de l'écriture dans *L'Art du dix-huitième siècle*. Trois contributions étudient *Germinie Lacerteux*. Sophie Ménard (pp. 255-268) y examine la logique prédictive du récit et ses manifestations proleptiques, et voit dans le manque de maîtrise du temps dont Germinie fait preuve un signe de classe. Examinant

la langue « populaire » des Goncourt, Alain Vaillant (pp. 285-306) montre comment les auteurs ajoutent au style direct leur commentaire et font percevoir une « subjectivité en surplomb », celle du narrateur ; il analyse également le rapport entre chose perçue et conscience percevante, aussi bien chez les Goncourt que chez Gustave Flaubert ou Émile Zola, ainsi que la représentation problématique que les Goncourt font des classes et des cultures populaires. Éléonore Reverzy (pp. 307-321) étudie l'évolution de la réception du roman entre 1865 (où les attaques moralisatrices et antimatérialistes prédominent) et 1886 (où, alors qu'Edmond publie des pages du *Journal* consacrées à Rose, on insiste sur la pitié ou la notion de document humain et célèbre le roman comme initiateur du naturalisme).

La quatrième partie constitue sur Émile Zola un solide dossier largement inspiré par les études génétiques. Henri Mitterand (pp. 407-425), discutant la genèse des Rougon-Macquart, souligne les difficultés liées à l'établissement de la chronologie des avant-textes, les influences d'Hippolyte Taine et d'Honoré de Balzac et l'importance du modèle du roman familial et de la notion d'hérédité, commentant notamment l'image de l'arbre généalogique. Colette Becker (pp. 427-438) répertorie les changements dans le graphisme de l'écriture, les étapes de la construction des chapitres, les hésitations et difficultés de l'écriture, et la prise de notes dans les enquêtes sur le terrain ; elle analyse également certaines ratures et certains « signes de satisfaction et d'émotion » qui donnent à voir le travail de création. Paolo Tortonesi (pp. 439-457) explique pourquoi une citation d'Hippolyte Taine apparaît comme épigraphe de la deuxième édition de *Thérèse Raquin*. Véronique Cnockaert (pp. 459-470) s'intéresse à ces « ruines de chair » que sont les corps témoins de la chute morale et sociale, ainsi celui de Tante Dide. Stéphane Gougelmann (pp. 471-479) discute les réserves d'Émile Zola sur l'homosexualité. Enfin, Jacques Noiray (pp. 481-497) voit en *Fécondité* une féerie moderne, un conte au canevas schématique qui sort du carcan de la vraisemblance réaliste.

En somme, voilà un ouvrage de qualité que tout chercheur intéressé par le *xx^e* siècle consultera avec profit, nombre d'articles (ainsi de ceux qui portent sur *Germinie Lacerteux*, Arthur Rimbaud, Victor Hugo, ou encore sur le travail des généticiens confrontés aux manuscrits zoliens) ouvrant des horizons productifs pour la recherche. Ces mélanges ne pouvaient répondre entièrement à toutes les promesses d'un titre bien choisi. Des essais centrés sur les pratiques de lecture ou le développement de l'édition au *xx^e* siècle auraient pu

contribuer à enrichir le débat sur les tentations sociales des œuvres dites réalistes. D'autres essais auraient pu explorer plus avant les liens de l'écrit, du lu et du vu (et cela jusque dans les descriptions), et étudier les réactions divergentes qu'ont la peinture et l'écriture aussi bien à la théorie qu'à la pratique du réalisme, ou encore analyser les rapports stratégiques que certaines œuvres dites naturalistes entretiennent avec les sciences. La notion même de réalisme, entre illusion et réalité, ambition et procédé, rapport à la science et jeu sur le statut de la fiction, boîte à outils et idéologie, recouvre des réalités différentes, que ce soit du point de vue de la production ou de la réception des œuvres ; ces tensions peuvent engendrer des séries de paradoxes, et ceci à plusieurs niveaux : ainsi y a-t-il des degrés de réalisme, et dans une œuvre donnée des moments réalistes ou des moments où le réalisme est absent. La présentation du volume eût été un lieu approprié pour amorcer une discussion d'ensemble sur ces paradoxes et faire une synthèse des points de vue présentés sur ce sujet par les essais. Il reste que le lecteur trouvera dans ces articles des éléments qui sans nul doute stimuleront sa réflexion sur le fonctionnement, les idéaux et les limites du réalisme.

Christophe Ippolito

*Écritures, université de Lorraine, F-57000
christophe.ippolito@modlangs.gatech.edu*

Patricia CHAMPY-REMOUSSENAUD, coord., *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques.* Toulouse, Octares Éd., 2014, 142 pages

L'ouvrage est issu d'une investigation collective sur la nature du travail dans le cadre de la formation. L'ancrage épistémologique est situé, certes, dans le champ des sciences de l'éducation, mais concerne également la sociologie du travail ou les sciences de l'organisation ainsi que les sciences de l'information et de la communication. Sept auteurs se sont relayés pour apporter une contribution éclairée sur la nature et les acteurs ainsi que les enjeux du travail « caché » en éducation et en formation. C'est une question peu investiguée en sciences humaines et sociales en général et en sciences de l'éducation en particulier. Trois temps ponctuent ce travail titanesque. D'abord, Patricia Champy-Remoussenard a mis en avant toute l'importance du sujet non seulement pour les sciences de l'éducation mais aussi pour les disciplines des champs connexes. Ensuite, des exemples concrets alimentent la réflexion. Enfin, un texte en pré et postface permettent au lecteur de prendre le recul nécessaire par rapport à l'ensemble des contributions.

Ainsi le texte de Pierre Imbert et Marc Duran (pp. 20-38) concerne une investigation de l'éthique en acte de l'éducation par le biais de la dichotomie entre l'utilitarisme et son contraire en acte de l'éducation. Plus exactement, ces auteurs introduisent la paradoxale norme utilitariste dans le travail éducatif et la recherche en éducation en se fondant sur un exemple concret de don et contre-don issu de l'anthropologie de Marcel Mauss. Puis, ils analysent le champ de l'anti-utilitarisme confronté à l'éthique dans le travail éducatif. Cela s'opère par un apport méthodologique pour l'analyse du travail et un apport pour le débat conceptuel au sein des théories de l'activité. Ce premier chapitre pose les bases de l'ouvrage qui s'oriente dans le deuxième chapitre vers la nature, la fonction et les limites des dimensions cachées et/ou clandestines du travail en recherche et en formation par la coordonnatrice de cet excellent ouvrage. Une dialectique intéressante qui ne peut nous empêcher de penser à la relation entre le travail, le loisir, le temps et l'espace et surtout la relation entre le travail et le loisir propre à Joffre Dumazedier (*Sociologie empirique du loisir, critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Paris, Éd. Le Seuil, 1974, p. 136).

Le deuxième chapitre (pp. 39-52) est plus théorique. Plus exactement, Patricia Champy-Remoussenard, dépasse l'approche théorique *via* une démonstration en trois axes : les activités de management des équipes, le caractère caché des dimensions relationnelles et enfin la frontière floue entre le travail et la vie privée. D'ailleurs, ce dernier élément est souvent repris dans le cadre de recherche en sciences de l'information et de la communication notamment par Jürgen Habermas avec la dichotomie entre sphères publique et privée.

Ces dimensions cachées ayant été mises en évidence, un troisième chapitre (pp. 53-66) s'intéresse aux ressources et obstacle face aux épreuves de la sur-prescription en analysant un exemple de professionnels de l'éducation. Françoise Lantheaume y montre à quel point l'invisible dans le travail des enseignants est important pour l'efficacité pédagogique d'un dispositif. Les dimensions cachées sont évoquées par trois exemples concrets : les conflits dans la traduction locale d'une prescription, une coopération prescrite et empêchée entre enseignant et assistant pédagogique et un accompagnement de jeunes en difficulté. Cela conduit à une interrogation sur la notion d'ingéniosité éducative.

La contribution de Nicole Menacci (pp. 67-83) est intéressante à deux titres. D'une part, elle évoque les ingéniosités éducatives des savoirs investis. L'auteure les qualifie de contre coups aux méthodes habituelles